



HAL
open science

L'aspect culturel de la recherche urbaine

Everett C. Hughes, Laurent Riot, Céline Maigret

► **To cite this version:**

Everett C. Hughes, Laurent Riot, Céline Maigret. L'aspect culturel de la recherche urbaine. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2012, Comment l'histoire nous traverse, 15, pp.106-127. hal-03277976

HAL Id: hal-03277976

<https://hal.science/hal-03277976v1>

Submitted on 5 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'ASPECT CULTUREL DE LA RECHERCHE URBAINE¹

Everett C. Hughes



Dans les années 1890, les chercheurs en sciences sociales de l'université de Chicago se sont lancés dans l'étude des problèmes liés à la vie urbaine. Environ trente ans plus tard, comme nous l'a dit Léonard White², Albion W. Small réunit ces chercheurs et leur proposa une "offensive" concertée sur la ville de Chicago. Au fur et à mesure de

l'expansion urbaine de cette ville, il semble en effet que les chercheurs s'y soient de plus en plus intéressés, et qu'elle soit devenue plus proche d'eux. Il est donc opportun que Philip Hauser, dans sa bibliographie exhaustive des publications sur les villes, mentionne un grand nombre d'écrits sur Chicago rédigés par des gens qui y ont en fait étudié le travail contemporain. Beaucoup de ces travaux concernent des facettes de la ville autres qu'écologiques. Je n'en referai pas la liste, pas plus que je n'essaierai de donner une bibliographie exhaustive comparable à celle de Philip Hauser. Je ne peux cependant m'empêcher de faire référence à son étude. Pour entrer brièvement dans le débat, je soutiendrai en effet avec ferveur que la distinction établie par Robert E. Park entre l'aspect moral (l'ordre moral) et l'aspect de survie (l'écologie) des sociétés, contredit ceux qui pensent que son œuvre sur les villes n'était pas théorique. Seuls les gens habitués à boire leur théorie à grandes gorgées de

¹ Titre original : *The Cultural aspect of urban research*. Texte paru initialement dans *The State of the Social Sciences*, Leonard D. White (ed.), Chicago, University of Chicago Press, 1956. Traduction : Céline Maigret ; révision du texte : Laurent Riot. Nous tenons à remercier Elizabeth Hughes Schneewind et Helen Brock, filles d'Everett C. Hughes, pour leur autorisation à la traduction et à la publication de ce texte. Les renvois de notes (NdT) proviennent des traducteurs.

² Leonard White est l'instigateur du colloque de 1955 sur le SSRB et l'éditeur du volume dans lequel les communications des différents participants sont publiées (NdT).

philosophie pure sans la diluer aux jus empiriques de la vie ont pu penser pareille chose. Mais avant d'aller plus loin dans le débat, laissez-moi vous recommander la lecture du dernier des trois volumes des études de Robert E. Park qui vient justement de paraître sous le titre *Society*.

L'intérêt soudain des universitaires pour les villes, et plus particulièrement pour Chicago, fut simplement l'apogée d'un mouvement à la fois universitaire et populaire débuté il y a longtemps. Chicago était alors une ville nouvelle, bâtie sur un terrain plat, par des hommes qui avaient le goût du risque quant à la spéculation et la construction immobilières. Il n'y avait que quelques pistes d'Indiens et une rivière insalubre pour empêcher le développement des rues. Aucune haute colline, aucun rocher escarpé, aucun chêne puissant et sacré n'offrait de résistance aux géomètres et aux maçons. D'ailleurs, notre seul grand événement historique fut un incendie, ce qui montre bien que, dans cette ville, démolir pour faire place à une construction nouvelle plus importante (et donc meilleure) était, et reste encore, aussi important que le fait de construire en soi. Parfois le réseau des rues devance les maisons, et la

3 En français dans le texte. (NdT)

démolition, la construction. C'est dans cette ville que des *parvenus*³ originaires de l'Est fondèrent une université de "nouveaux riches" avec de l'argent gagné par d'autres parvenus [...] qui entreprirent, bien entendu, un programme de parvenus : c'est-à-dire une copie des facultés de l'Est. Ainsi, ces hommes avec un accent du Maine étudièrent la ville de Chicago, dont le caractère plat du sol et l'absence d'enceinte sacrée avaient permis des mouvements d'expansion et de stagnation de la géographie sociale qui faisaient de plus en plus ressembler cette ville à une composition de cercles concentriques. Ernest Burgess, le plus jeune de l'équipe des sociologues de Chicago, a représenté ces cercles sur une carte. Il s'était auparavant un peu entraîné sur la ville de Columbus (Ohio), dont le terrain est aussi plat qu'à Chicago, avec néanmoins une rivière plus insalubre et un développement qui ne s'est fait ni aussi rapidement ni avec autant d'intensité qu'à Chicago pour en faire une réplique parfaite.

Ces études sur les villes tenaient en fait à la fois à l'émergence de tendances du développement urbain, de certains mouvements sociaux et d'intérêts nouveaux du public et du monde universitaire vis-à-vis de ces phénomènes.

Les universitaires, autant d'Europe que d'Amérique, se sont beaucoup interrogés sur la différence entre les grands états et les grandes villes (sans

toujours préciser, du reste, ce qu'ils entendaient par là). Ils se sont également intéressés à des communautés plus petites, plus conservatrices, plus homogènes et plus autonomes : celles dans lesquelles la plupart des êtres humains ont vécu au cours de la majeure partie de l'histoire de la race humaine. La plupart de ceux qui ont écrit sur l'évolution de la société (les tenants du darwinisme biologique, ou ceux qui s'en sont inspirés) ont fait état de cette distinction entre sociétés globales et locales. Ce fut le cas de Ferdinand Tönnies. La distinction qu'il opérait entre la société, d'un côté, où des hommes mettent en commun leurs forces de façon volontaire et rationnelle à des fins bien précises, et la communauté, d'un autre côté, au sein de laquelle des hommes naissent et restent à cause de leur loyauté vis-à-vis d'elle et de l'impossibilité même de concevoir qu'ils puissent la quitter, est aussi une distinction entre le socialisme moderne et industriel (ce à quoi Tönnies aurait voulu que nous aspirions), et le communisme primitif de type paternaliste, ce que lui, avec d'autres, a supposé être le premier stade de vie humaine (Herberte, 1955, p.213-220). Dans les dernières années de la vie de Tönnies, un mouvement appelé le national socialisme renversa la république de Weimar et les leaders de ce mouvement proclamèrent comme principes moraux certaines propositions que Tönnies et d'autres sociologues avaient faites à propos des villes et des sociétés plus rudimentaires : pour les Nazis, les villes détruisaient la pureté raciale et morale et plaçaient la raison et le commerce au-dessus du sentiment et de la loyauté. Ainsi Hitler s'est élevé contre la ville avec la voix d'un Amos, mais pendant qu'il vociférait, c'est précisément la masse populaire des villes qu'il menait à un festin de pain et de jeux sanguinaires. Je rejoins le genre de spéculations faites par Tönnies quant à la distinction entre sociétés des villes et communautés rurales, mais c'est avec les déclamations d'un démagogue urbain qui a idéalisé la campagne. Il ne s'agit pas pour moi de suggérer une connexion nécessaire entre ces deux notions, mais de souligner l'intérêt de cette question et la propension des gens à associer à cette différence entre la ville et quelque chose qui serait son opposé non seulement des spéculations philosophiques, mais aussi des sermons, des discours politiques et des stéréotypes journalistiques.

Il n'y a pas que dans la philosophie politique funeste des Nazis que la pensée universitaire sur la ville et la campagne a rejoint des mouvements politiques. Le folklore est en effet aussi devenu un lien, à la fois entre les sciences

sociales et les lettres [*humanities*] et entre les sciences sociales et certains mouvements politiques. Le même ethnologue parti à l'étranger pour étudier des cultures rudimentaires et des sociétés de petite taille sans écriture trouvera, dans son propre pays, des endroits où l'on raconte de vieilles légendes, où l'on chante de vieilles chansons, où l'on conserve de vieilles traditions et des superstitions ancestrales. C'est là qu'il rencontrera, du moins par l'esprit, l'étudiant en littérature, en musique ou en art, parti au plus profond de la campagne chercher l'origine de thèmes récurrents des œuvres d'art dispersées dans les villes [...]. Tous deux auront étudié une partie de ce que l'on peut appeler "le passé vivant". Un ethnologue et folkloriste, qui a publié plusieurs oeuvres sur les légendes et mythes australiens et sur le folklore français, a investi le domaine de la science politique avec un traité sur les nationalités [qui reprend ce genre d'observation] (Genepp, 1922). Il y constate que les nombreux peuples d'Europe qui ont recherché l'autodétermination nationale, avant et pendant la deuxième guerre mondiale, ont utilisé le folklore pour prouver qu'ils étaient de véritables peuples historiques, aptes à l'autonomie politique. Ces revendications, en règle générale, soulignent non pas le passé urbain de ces peuples, mais leur passé rural folklorique. Ainsi, le folklore et la langue vernaculaire apparaissent entretenus dans des endroits reculés des campagnes, et avec eux les vertus et l'âme d'un peuple. Ce sont ces notions que les villes, pleines d'étrangers et dans lesquelles la tentation de trahir son passé est très forte, ont, semble-t-il, tendance à détruire. Si l'homme des villes se tourne à nouveau vers elles, c'est donc pour les considérer comme les symboles d'un passé dont il pense qu'il devrait avoir la nostalgie. Ce n'est pas sans rapport avec la tradition de recherche sociale en Amérique si nos villes, dans les premiers temps de l'étude sociale empirique, furent peuplées par des gens provenant justement de zones où le folklore était entretenu pour soutenir des revendications visant une émancipation de toute domination étrangère. Dans les villes aussi bien américaines qu'européennes, les légendes lithuanienes, polonaises, tchèques, roumaines et yiddish ont en effet été conservées, arrosées et fertilisées par des jardiniers nationalistes conscients de leur rôle. Ce concours de circonstances peut expliquer que le sociologue américain – celui qui, presque par définition, étudie les villes – est beaucoup plus proche de l'anthropologue que ne l'est le sociologue anglais : l'anthropologue est en effet presque par définition

celui qui étudie l'opposé de ce qui est considéré comme urbain, quoi que cela puisse être. Par son histoire, le sociologue anglais est quant à lui non seulement un homme des villes, mais aussi généralement un urbaniste, et un homme investi dans la politique sociale.

Les études sociales sur les grandes villes anglaises en pleine expansion et sur l'Angleterre ont eu une influence sur l'approche des villes en Amérique. Ces études avaient pour intention de décrire et changer les conditions de vie d'immenses quartiers où l'on trouvait un genre nouveau de pauvreté, différent de celui de la pauvreté féodale et préindustrielle qui existait jusqu'alors dans les villes et les campagnes. Bien qu'utilisant des statistiques assez rudimentaires et traitant de sujets sur lesquels la plupart des travaux statistiques précédents s'étaient déjà basés, ces enquêtes ne furent pas de simples sondages d'opinion, mais des descriptions de la vie, des coutumes et des institutions de ces quartiers pauvres. Elles ressemblaient davantage à la description que peut faire un ethnologue sur une communauté particulière, qu'à une "étude-catalogue" [*sample survey*] (Caradog-Jones 1950). En quelque sorte, elles constituaient une réplique des romans de Dickens et de Zola, agrémentés de tableaux sur les salaires, sur les frais des ménages, les logements, la santé, l'alcoolisme et la criminalité. Ces enquêtes sociales montraient en effet le bureau du prêteur sur gages, la maison de jeux et le bistrot [*gin-shap*] comme des repères de scélérats. Dans les enquêtes américaines, la colonie ethnique, toujours au centre de la scène, n'est pas qualifiée de repères de scélérats. Ce sont les propriétaires fonciers exploitant leur main-d'œuvre, les hommes politiques corrompus, les gérants de saloons, et, quelquefois, l'employé de l'agence de travail qui sont ainsi qualifiés. Quoi qu'il en soit, dans les deux cas, les yeux du chercheur se sont posés sur le quartier pauvre et ses habitants, mais pas sur la ville en tant qu'entité abstraite, et ce type d'enquête n'a en général pas beaucoup servi les grandes théories concernant les distinctions entre ville et campagne.

Pour autant, ces distinctions n'ont pas été oubliées. Maine, Bagehot, Tarde, le Play, Spencer et leurs précurseurs ont en effet initié le discours des chercheurs américains qui parlaient des villes et les étudiaient. Park, un homme naturellement doué pour la philosophie et le journalisme, a été imprégné de cette littérature. Il écrivait dans l'une de ses dernières

publications: *La société moderne est une société urbaine et séculière. Les sociétés précédentes étaient organisées autour des notions de famille et de parenté. La société présente s'est développée autour de la place du marché. Les grandes villes qui ont dressé leurs remparts autour de ces places, sont devenues les melting-pots des races et des cultures, ainsi que les centres de la vie intellectuelle. Mais les grandes villes où les hommes vivent ensemble et entretiennent des relations plus symbiotiques que sociales ne semblent pas encore avoir développé de tradition, de mœurs ou de solidarité morale suffisants pour assurer, ou la préservation des institutions sociales, ou la succession ordonnée de ces changements économiques, politiques et culturels qui incarnent les aspirations du monde moderne*⁴.

⁴ Cet extrait a été lu au 50^e anniversaire de l'université en 1941.

L'idée générale exposée dans ce paragraphe, plutôt typique, n'est en aucun cas désuète. Robert Redfield a consacré sa carrière à l'étudier et à la reformuler. Dans *Tepoztlán* (Chicago, 1930), il a étudié un village et ses traditions ; dans *Chan Kom* (Washington D. C., 1934), ce fut un village touché par les changements provoqués par la ville ; dans *The Folk Culture of Yucatán* (Chicago, 1941), il a étudié une série de communautés qui représentaient pour lui un continuum folklorico-urbain. Dans ces monographies, Redfield insiste sur l'aspect de la ville, quelle que soit sa taille, sur les individus, sur la culture et sur l'organisation sociale dans les dimensions les plus diverses et immédiates. Dans ses œuvres les plus récentes, *Primitive World and Its Transformations* (Ithaca, N. Y., 1953) et *The Little Community* (Chicago, 1955), il traite ce problème plus généralement, en l'intégrant dans une perspective historique, et, d'une certaine manière, en le présentant explicitement comme un simple événement à grande échelle plutôt que comme un processus répété et ayant la faculté de se répéter. Cette perspective est claire dans le premier paragraphe de *The Primitive World*: "Après l'essor des villes, les hommes sont devenus quelque peu différents de ce qu'ils étaient jusqu'alors... L'histoire est ici imaginée comme une unique carrière, celle de la race humaine." Dans ces ouvrages, on trouve donc une approche critique des expressions classiques sur la distinction entre la ville et ce qu'on pourrait qualifier de "non-ville".

Redfield et son collègue Milton Singer sont passés de l'étude de "petites traditions", développées et transmises au sein de petites communautés, à l'étude de "grandes traditions". Dans certaines circonstances, ces "grandes traditions" se construisent à partir des plus "petites" et les intègrent en leur

donnant une plus grande dimension et une perspective de longue durée. Cette intégration transforme les conceptions particulières du vrai et du faux en des principes abstraits, généraux et universels, qui transcendent le cadre local⁵.

Plus que toute autre à ma connaissance, l'œuvre de Redfield, constitue un prolongement et un approfondissement de la distinction – qu'ont eue à l'esprit beaucoup de précurseurs des sciences sociales modernes – entre populations urbaine et primitive et villageoise ou rurale. Son travail avec Singer sur les grandes et petites traditions va plus loin que les études réalisées jusqu'alors, car ce travail est basé sur les principes de la recherche ethnologique, sociologique, archéologique et historique, plutôt que sur les stéréotypes ordinaires auxquels faisaient référence les ouvrages précédents. Quelques difficultés demeurent, cependant, quant à l'aboutissement de la problématique de leurs travaux. Une de ces difficultés est liée à un problème d'ordre méthodologique. Ainsi *The Little Community* a pour sous-titre *Viewpoints for the Study of a Human Hole*. D'un point de vue pratique, il est plus facile d'étudier une petite communauté qu'une grande civilisation formant un tout: le cadre d'étude de la grande civilisation comprend en effet des villes immenses, des grands systèmes de techniques, de pensées, d'institutions et d'arts. Si Redfield traite de ce problème dans un chapitre très réfléchi sur "Les tous et les parties", il se résigne néanmoins (mais peut-être n'y a-t-il pas dans sa conclusion de sentiment de regret qui justifie ce mot "résigner") à dire que "l'étude des tous humains se trouve aujourd'hui à la frontière entre la science et l'art" (p. 163). Les prolégomènes de Redfield et Singer à l'étude des grandes civilisations semblent complètement écarter le cas des grandes communautés et des grandes sociétés, comme si celles-ci représentaient quelque chose qui n'existe que sur le terrain, et qui n'aurait par conséquent qu'une dimension spatiale. Cette attitude constitue un changement de méthode radical par rapport aux recherches antérieures de Redfield sur des villages et des sociétés rustiques. Je ne dis pas que ce changement ne soit pas nécessaire si les chercheurs veulent atteindre leur but, j'observe seulement qu'il y a là un changement. Je ne suggère pas non plus que qui que ce soit d'autre ait une très bonne méthode pour étudier les villes comme des entités, comme l'ont fait les anthropologues

⁵ Cf. Redfield, R. et Singer, M., (1954), et Redfield (1955). On peut lire dans ce passage: "La grande tradition est entretenue dans les écoles et les églises ; la petite tradition parvient à se perpétuer dans les vies des personnes illettrées vivant dans des communautés rurales. La tradition du philosophe, du théologien, et de l'homme de lettres est une tradition qui est entretenue et perpétuée de façon consciente ; celle des petites gens est pour la majeure partie considérée comme quelque chose qui a toujours existé et n'est soumise à aucune analyse précise, raffinement ou amélioration."

sur des petites communautés et les sociologues sur des communautés plus grandes. Cependant cette idée est importante car il est tout à fait différent d'étudier des hommes et des choses dans des villes et d'étudier la ville comme formant un tout.

Une seconde remarque que l'on peut faire au sujet de cette étude très intéressante et très prometteuse est que, comme pour tout système binaire, elle laisse vides beaucoup de cases d'éventuelles tables de contingence, bien qu'il y ait incontestablement des catégories à inclure à ce registre. Par exemple, Redfield ne fait presque pas mention dans son étude de cette composante très importante de la société humaine que sont les citoyens

6 Depuis que j'ai lu ce discours, Mr. Milton Singer a fait état des recherches qu'il avait effectuées, lors de sa dernière année en Inde, au séminaire sur l'Étude Comparative des Villes [*Seminar on Comparative Study of Cities*]. En fait, il a observé que la culture populaire urbaine était à l'origine des liens entre, d'une part, les grandes traditions contenues dans les œuvres anciennes – écrites en Sanskrit – et transmises par les Brahmanes érudits, et d'autre part, les petites traditions. L'évocation des rituels, en langue vernaculaire, se mêle aux anecdotes, qui sont parfois même comiques ; les courts-métrages sur des contes traditionnels et des thèmes religieux font partie des formes d'art populaire des villes indiennes modernes. Cela n'est pas sans rappeler les "morality plays" (pièces de théâtre à but moral) du Moyen Âge anglais où Noé et sa femme devenaient comiques en étant représentés comme le symbole du mari mené par le bout du nez par une femme acariâtre. Je suis content d'avoir eu un peu tort quant au cours présent de leur projet et d'avoir eu un peu raison dans mes conseils.

7 Ce centre, nommé aussi Center for the Study of Leisure and Work Objectives, a été fondé par Reuel Denney et David Riesman. En marge de l'université de Chicago, il est lié à celle-ci par les activités de ses membres actifs (l'écrivain Reuel Denney a été professeur associé en sciences sociales à l'Université de Chicago de 1950 à 1953 et David Riesman, également professeur en sciences sociales, est recruté au collège de Chicago de 1946 à 1954, puis intégré au département de sociologie à partir de cette date) (NdT).

participants à la préservation des grandes ou hautes traditions. C'est en effet cette activité du citoyen – et de la masse de ses semblables – qui, bien que superficielle, est à l'origine de la culture commune ou populaire. Les auteurs évoquent cette catégorie d'individus, mais j'ai l'impression qu'ils ne veulent pas vraiment l'inclure sérieusement dans leur plan de travail⁶. Ce sont de ces gens et de leurs productions culturelles que s'occupent nos collègues Riesman, Benny, Denney, Meyersohn, et bien d'autres dans leur Center for Study of Leisure⁷.

Je tiens toutefois à être clair sur mes intentions : l'entreprise de Redfield et Singer prend une direction à suivre. Je souhaite juste dire que, pour pouvoir profiter pleinement de celle-ci, de simples, d'intelligentes, et, bien que j'en déteste l'idée, d'importantes critiques seront nécessaires sur les problèmes méthodologiques qui découlent de leur démarche.

Peut-être ai-je maintenant gagné le droit d'évoquer un ou deux des sujets qui me tiennent à

pour le plaisir, il s'avéra que l'image typique du Musulman est celle d'un citadin, qui, chaque jour, s'en va et s'en vient, du bazar à la mosquée, du commerce au débat et à la prière, ceci, qu'il soit dans sa propre ville, ou dans une ville étrangère. Cependant l'islam est devenu la religion de groupes isolés, qui ont tendance à appauvrir la tradition islamique (Julien, 1952). Julien nous explique en effet comment les Berbères ruraux tiennent les citadins pour des personnes moins pieuses et fanatiques qu'eux-mêmes tandis que les Musulmans des villes d'Afrique du Nord considèrent les Berbères comme des disciples grossiers et impurs, indignes des motifs délicatement et singulièrement ouvragés de la pensée et de la pratique de la foi véritable – une foi dont les nuances ne peuvent être exprimées que dans la langue du Prophète. L'étude de ce cas rappelle les relations entre les sectes fondamentalistes rustiques – c'est-à-dire les charmeurs de serpents du Sud – et les séminaires savants des grandes universités ; ou la tension entre le thaumaturge rural, ou l'ascétique fanatique – que l'Église catholique a souvent canonisé – et les maîtres et esthètes pratiquant le culte de sacralisation de cette catégorie de personnes. Au cours des premiers siècles du christianisme, il y eut un mouvement religieux urbain, qui, bien que la chose ne soit pas toujours claire, ne fut pas tellement suivi par les intellectuels et les gens raffinés. Un certain Saint Augustin, qui était un homme raffiné, écrivit à propos de la "Cité de Dieu". Mais beaucoup de sectes et d'ordres religieux de son époque concevaient le Royaume de Dieu dans un décor rural, où des types de piété étaient spécialement idéalisés. En fait, on peut se demander si une seule des grandes religions établies a soutenu une image arrêtée, soit urbaine, soit rurale, de l'homme idéal, ou si, au contraire, elles ont plutôt essayé chacune d'éviter tout conflit entre des images divergentes. Dans la religion catholique, les ordres religieux paraissent servir de "relais-tampons" [*connecting tissue*]⁸ entre ces deux réalités ; ils apportent parfois dans les villes, et même à Rome, l'enthousiasme et les

visions crédules des provinces et des campagnes. À travers eux, on trouve exprimée l'idée de la grande Eglise universelle, divisée en ramifications nationales et régionales, et rattachée à des mouvements séparatistes, souvent anti-urbains. Ce problème n'est pas seulement celui d'une opposition entre les grandes et les petites traditions, mais celui des formes d'interaction entre ces deux types de traditions et les organes de cette interaction ou dialectique. On pense alors aux pèlerins de Chaucer qui

⁸ La métaphore mécanique ("réaction-relais" de "*connecting*") paraît devoir s'ajouter à la notion de "texture", présente dans l'expression "*connecting tissue*". (NdT).

échantent des récits de tragédies grecques, des poèmes populaires et des histoires grivoises en provenance de leur ville d'origine, alors qu'ils

⁹ Geoffrey Chaucer (1342-1400). Poète considéré comme le fondateur de l'anglais moderne. Il écrit en 1385 ou 1386 *Les contes de Canterbury*, (trad. Paris, Aubier). Il s'agit d'un tableau fait d'un groupe de catholiques de l'Europe entière, venus faire le pèlerinage de Canterbury, autour des restes du corps de l'archevêque Thomas Becket (renfermés en la cathédrale de cette ville anglaise). L'aubergiste de cette procession décide, pour éviter la monotonie du voyage, que chaque pèlerin devra raconter à ses compères quatre contes (deux à l'aller, deux au retour). (NdT)

chevauchent vers Canterbury⁹ ; au moine et au prêtre errants ; au marchand et au paysan en route pour La Mecque. Cependant, dans ces cas-là, les grandes et les petites traditions sont fruits du même arbre, bien que les différences entre ruralité et urbanité, à bien des égards, soient, ou aient été, grosso modo plus grandes que dans notre partie du monde. En effet, chez nous, les différences entre campagnes et villes paraissent relativement faibles au vu des "mesures" qui ont été effectuées ; j'insiste sur ce fait car ces différences sont d'un tel ordre qu'une manipulation statistique est nécessaire pour déterminer si elles existent ou non. Samuel Stouffer a récemment trouvé un moyen de mesurer la différence de tolérance, entre ruraux et urbains issus d'un échantillon de population - pris au niveau national - en ce qui concerne certaines opinions et actions politiques impopulaires. Cette différence de tolérance demeure, même lorsqu'on élimine l'influence de la région, de l'éducation et de certains autres facteurs (Stouffer, 1955). Mais on ne peut pas vraiment dire pour autant que la population rurale de notre pays ait tendance à produire des petites traditions, traditions qui seraient par la suite, ou intégrées, ou opposées, aux grands systèmes de pensée et de valeurs de notre civilisation en tant qu'entité, ou bien alors intégrées uniquement dans la frange urbaine de celle-ci. La ville et la campagne sont issues de la même étoffe. Mais les régions du monde où le contraste entre rural et urbain est énorme, sont encore très nombreuses, et une grande partie de la population mondiale y vit toujours. La question est donc toujours d'actualité. L'Extrême Orient, la majeure partie du Moyen Orient (à l'exception je suppose d'Israël), l'Afrique du Nord et l'Afrique Noire sont certainement autant de régions où la différence entre la ville et la campagne est telle qu'elle témoigne d'un écart, non pas léger ou modéré, mais apparemment considérable, par rapport aux valeurs habituelles. Les étudiants des villes, dans ces parties du monde, ont le devoir de se mettre au travail, et c'est ce qu'ils font. Une avalanche de travaux sont publiés par des anthropologues devenus sociologues, par des économistes et des fonctionnaires coloniaux devenus anthropologues et par des historiens devenus étudiants de ce courant. (En Afrique, même les

économistes ne peuvent bien souvent pas se cantonner à leur sujet d'étude). L'historien qui vire à l'étude des phénomènes actuels paraît être assez à la mode en Afrique du Nord. On peut peut-être expliquer ce phénomène par les récentes transformations de structures et d'institutions urbaines centenaires, lesquelles ont mis les objets d'étude traditionnels des historiens en juxtaposition avec les changements qui se déroulent actuellement. Ainsi, Le Tourneau, qui a écrit une histoire de la ville de Fès (Le Toureau 1949 et 1955) en revenant plusieurs siècles en arrière, est très sollicité pour des conférences organisées par des administrateurs et des savants, qui veulent savoir ce qui se fait à Alger et dans les autres villes du Maghreb. Dans ce cas, la transformation des villes, bien qu'indubitablement mise en oeuvre par des forces venues de l'extérieur et particulièrement par l'intervention politique et économique de l'Europe, est accompagnée d'une émigration rurale massive de gens déracinés, qui sont frappés par la pauvreté. Ces populations rurales vivent aux abords de grandes villes africaines en pleine expansion, dans des bidonvilles. Dans ce cas précis, ce sont les citadins mi-rustiques - vivant plus ou moins à contrecœur dans l'arrière-cour des villes tout en ayant un pied à la campagne - qui paraissent créer un lien entre ville et campagne. Ils ne sont certainement ni porteurs d'une grande tradition, ni créateurs de traditions populaires.

En Afrique Noire, les études sur les villes, en termes de liens culturels, montrent toutes une carence extrême dans la mise en relation entre, d'un côté, les populations les plus urbaines, et de l'autre, les populations les plus rurales. Les études Est-africaines que j'ai lues¹⁰ ainsi que l'œuvre de Balandier sur l'Afrique équatoriale française dépeignent des agglomérations dans lesquelles la population urbaine est tellement distante (de par la ségrégation résidentielle, la culture, la langue, les revenus, le niveau de vie) que la population rurale - se rendant à la ville ou restant à la campagne - n'entre pas vraiment en contact avec celle-ci. Les modèles de la vie urbaine ne sont pas vraiment accessibles aux gens qui vivent à la campagne. On ne peut imaginer ici quelque chose de plus opposé à la campagne que la ville. D'une certaine manière, Singer et Redfield ont pris en compte de telles

¹⁰ *East Africa Royal Commission (1953-1955) Report* (London : H. M. Stationary Office, 1955), Part IV : "Conditions for Urban Development". C. Sofer, *Jinga*. Kampala, London, East African Institute of Social Research, 1955). Cette monographie rend compte d'une étude sur la vitesse d'expansion d'une ville, située près de la source du Nil ; ville dans laquelle une centrale électrique respectant l'environnement venait d'être mise en place. G. Balandier, *Sociologie des Brazzavilles noires* (Paris, Presses Universitaires de France, 1955) ; *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* (Paris, Presses Universitaires de France, 1955). *Social Implications of Technological Change and Urbanization in Africa South of Sahara* (Prepared under auspices of Unesco by the International African Institute, London, 1955).

données dans leur mémorandum sur le rôle culturel des villes. Mais c'est un point qui demande à être étudié véritablement, et de façon plus approfondie. On ne doit pas s'interroger simplement sur ce que sont les organes de l'interaction entre les grandes et les petites traditions lorsque les différences de base entre la ville et la campagne, et au sein d'une même civilisation, sont faibles ou moyennes. On doit s'interroger aussi sur ce qui se passe quand des gens se retrouvent aux portes des villes et que celles-ci leur sont étrangères, de par leur origine et le style de vie de leurs habitants. Les fossés culturels et économiques y sont alors si grands que les instances de diffusion réelle manquent dans un sens comme dans l'autre. J'ai lu des ouvrages sur des villes d'Afrique de l'Est, du centre, ou même d'Afrique du Sud, et j'ai eu l'impression que les choses s'étaient déroulées comme ça aussi à Rome, quand les alentours de cette ville étaient peuplés de Barbares qui ne savaient pas à quoi servaient la plomberie, le théâtre, les cuillères et les temples. Mais, je dois dire que mon affection va plus aux Barbares qu'aux Romains. Les Barbares étaient, après tout, les ancêtres de la plupart d'entre nous. Il serait intéressant, et cela représenterait une partie cruciale dans l'étude des villes, de voir la manière dont est comblé, des deux côtés, le fossé qui sépare la population rurale indigène de la population urbaine étrangère, et, d'autre part, d'étudier la nature des passerelles construites par les hommes pour leur permettre de sortir de la vie désordonnée des bidonvilles mi-ruraux, mi-urbains marqués par la pauvreté, pour accéder à un mode de vie plus urbain et plus prospère.

En même temps, il est clair que dans certaines de ces zones, on n'observe pas de coexistence bénéfique, mais plutôt une opposition, des populations rurale et urbaine. Cependant, on peut apercevoir un signe d'intégration dans les

11 Théorie selon laquelle la perception de l'espace est donnée immédiatement avec la sensation et non acquise par un travail de l'esprit. (Dictionnaire Hachette, 1922) (NdT).

mouvements nativistes¹¹, qui adaptent des symboles et des idées tirées des grandes traditions (le christianisme, l'islam), à la fomentation de nouveaux mouvements mi-religieux, mi-politiques à plus grande échelle que dans n'importe quelle tribu ou communauté politique. Ces mouvements sont décrits dans l'œuvre de Sundkler intitulée *Bantu Prophets*, et dans plusieurs études réalisées par Georges Balandier, ainsi que dans certains chapitres de son œuvre (Sundkler, 1961 ; Balandier, 1955). Ces églises sont considérées comme des mélanges bâtards de christianisme et de croyances, de symboles et de pratiques indigènes ; leurs leaders n'ont

certainement pas tiré avantage de l'installation des religions européennes ou de tout autre clergé autorisé. Pourtant, il est bien possible que ce soit en partie ainsi que les grandes traditions du passé se soient étendues aux zones du monde récemment découvertes, et qu'elles aient jusqu'à présent pris racine parmi des peuples tribaux ou ruraux. Ce n'est certainement pas la première fois que des missionnaires ont donné des armes à des "fils spirituels", et que ceux-ci ne s'en soient servis que pour les retourner contre leurs professeurs et leurs maîtres.

Mais, revenons-en brièvement au problème du citadin, en tant qu'idéal, stéréotype et réalité de notre propre monde. Dans nos régions, nous avons dépassé depuis longtemps le stade où il est aisé de distinguer la population rurale de la population urbaine. La différence est trop faible entre ces deux notions. Toutefois, nous gardons toujours une image de l'homme urbain différente de celle de l'homme rural. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, Wolh, scrutant les romans populaires ainsi que d'autres ouvrages, a observé le mythe selon lequel c'est le garçon vertueux de la campagne qui triomphe vraiment à la ville, et il triomphe précisément grâce à certaines qualités rurales (Wolh, s.d.). Une certaine ambivalence réside, d'une part, dans le fait que c'est à la ville que se trouve le succès, et, d'autre part, que ce garçon qui réussit ne retourne pas à la campagne. Mais, on trouve bien ici la notion que c'est la campagne qui produit la vertu. William E. Henri, dans ses études sur la personnalité, a examiné minutieusement dans la littérature le concept de l'homme ordinaire qui est d'une façon l'homme bon. Il s'est rendu compte que, même dans la littérature scientifique (psychologique), une notion de simplicité ou de stabilité est invariablement associée à ce concept, et peut-être également une forme d'intelligence (pas démesurément développée, donc peu dérangement). Le tout est lié, d'une façon ou d'une autre, à une vie plus simple, plus tranquille que celle des habitants des villes, ou du moins, que celle qu'on attribue au stéréotype du citadin. La vie rurale et les ruraux sont simples et bons ; les citadins, eux, sont compliqués, certainement pas si bons que les ruraux, et peut-être même un peu pervers et immoraux. Il reste toutefois à déterminer quels types de personnalité et quels modes de conduite existent réellement dans notre société. Puis, il faudra observer à quels genres d'expérience et d'environnement ceux-ci sont liés et la façon dont ils sont liés. Enfin, il sera intéressant de voir de quelle manière ces notions sont en relation avec la vie réelle.

Ceci nous conduit au seuil du problème de la "déviation", et à l'importance et aux conséquences de la manière dont la ville, et d'autres communautés, produisent et/ou tolèrent des comportements considérés comme hors de la norme. Je suis sûr que c'est un problème dont on a beaucoup plus parlé que ce que notre connaissance en la matière nous permet. Feu Nicholas Spykman, traducteur et interprète du grand sociologue urbain et philosophe, Georg Simmel, a écrit : "L'habitant de la métropole est un individualiste, un relativiste, un formaliste, dans tous les aspects de la vie morale. Le citadin est l'habitant d'un univers pluraliste. Il fait partie de beaucoup de groupes sociaux et il est donc sujet à de nombreux corpus de normes sociales." (Spykman, 1926).

Le terme "déviation" est emprunté au vocabulaire de la relativité ; il s'agit également d'un terme d'évaluation et de jugement quand il s'applique à la conduite humaine. Les gens peuvent dévier des modes statistiques ou des normes morales de plusieurs manières : par leurs croyances, leurs actions, ou les combinaisons de leurs croyances et de leurs actions ; et ceci, qu'ils soient seuls ou en groupe, de façon occasionnelle ou habituelle. En fait, nous avons besoin d'un nouveau départ dans l'étude de la déviation sociale, qui devrait être le phénomène central des sciences sociales. Lorsque nous aurons une véritable structure anatomique des comportements de conformisme et de déviation, il est probable que notre conception de la conduite, à la fois des citadins, en tant qu'individus et en tant que groupe, et des ruraux, également en tant qu'individus et en tant que groupe, sera bien plus compliquée que celle que dépeignent les stéréotypes de l'homme des villes ou de la campagne. Nous pourrions très bien suivre les traces de W. I. Thomas qui soutenait, qu'en réalité, il ne peut y avoir aucune description effective du comportement, sans une définition des situations. Nous devons étudier à la fois la ville et la

12 Il s'agit d'une métaphore empruntée au vocabulaire de la génétique : le *locus* est l'emplacement d'un gène sur un chromosome (NDT).

campagne, en tant que *locus*¹² de situations sociales, avant même de pénétrer davantage dans le problème complexe de la déviation, qui est

justement lié à ces différences.

J'ai peur d'avoir abusé du titre et la fonction qui m'ont été accordés ici. Par ailleurs, j'ai probablement négligé quelques-uns des aspects les plus importants de la recherche sur les villes. Un grand nombre d'historiens, par exemple, prennent certaines villes ou groupes de villes comme sujets d'étude. La France semble justement regorger de tels historiens. Le programme

de la Société Française de Sociologie a récemment consacré une part considérable à la recherche sur les rapports entre la ville et la campagne (Friedmann, 1953). Ce qui m'a impressionné dans ces monographies sur les villes, c'est la similitude des problèmes que se posent leurs auteurs, que ceux-ci soient historiens, sociologues, anthropologues, ou chercheurs étudiant les institutions contemporaines. Le problème ne paraît pas être de déterminer qui a fait quoi, mais de déterminer l'ensemble dont une partie nous est rapportée et révélée par un témoignage reçu. J'ai retrouvé cette idée dans l'étude de Le Tourneau à propos de la ville de Fès, dans celle de Philippe Wolff sur la Toulouse médiévale (Wolff, 1954), dans celle d'Asa Briggs sur l'évolution de Birmingham depuis 1865 (Briggs, 1952) dans celle de Bridenbaugh sur les villes de l'Amérique coloniale (Bridenbaugh, 1938), dans les différents ouvrages de Sylvia Thrupp sur les villes médiévales (Thrupp, 1948), et enfin, très nettement dans l'œuvre du défunt sociologue-économiste-historien Robert K. Lamb. Dans les récentes études qui ont été réalisées à Kansas City, et auxquelles certains d'entre nous ont participé, cet historien du groupe s'est en effet avéré être l'un des spécialistes les plus éminents de cette discipline, même s'il s'agissait principalement d'étudier des faits actuels. L'importance de son rôle vient de l'aide qu'il a apportée pour résoudre le délicat problème de la perception de la ville comme une entité. Ses mémorandums et ses commentaires nous permettent de voir, d'une part, que des institutions particulières et, d'autre part, les événements auxquels participent les individus - constituant divers échantillons -font partie intégrante d'un tout en continuelle évolution et dont le présent est plus une fonction du passé que ce que nous pourrions croire. La suggestion que j'ai faite au sujet des historiens est donc valable dans les deux sens. Ceux-ci, ne pouvant revenir en arrière pour vérifier leurs échantillons par de nouvelles observations et des entretiens, doivent néanmoins se confronter au problème de la reconstitution d'un ensemble, comme ils le feraient pour un moment donné. Ceux qui étudient les phénomènes et les processus en perpétuelle évolution peuvent justement aider l'historien à résoudre ce problème. Cependant, dans nos conceptions d'un ensemble ou d'un univers, nous avons tendance à imaginer un tout statique, dont la cohésion est due à une force mécanique, une sorte de "colle sociale" [*social glue*]. La chance d'avoir un historien qui participe à nos recherches et qui déterre le passé le plus proche, bien que cela ait une fonction purement documentaire, crée une situation optimale pour apprendre les uns des autres.

Si je n'ai pas plus souvent cité d'études réalisées par des chercheurs qui appartiennent aux autres confréries des sciences sociales - les économistes, les urbanistes, les éducateurs, les psychologues, les chercheurs en sciences politiques - c'est parce que cela aurait pu paraître un peu artificiel. Je suis tellement habitué à travailler avec des gens de diverses disciplines qu'il ne me vient même plus à l'idée de le préciser. De plus, nous vivons à une époque où tout chercheur en sciences sociales qui éviterait d'étudier les villes se devrait d'être vraiment très déterminé et très ingénieux."

Pourquoi exhumer ce texte de 1955 et le faire connaître aux lecteurs de *Lieux Communs*? Que son auteur soit une "valeur sûre" de la sociologie américaine n'est pas une explication en soi suffisante - même si, on le souhaite, les connaisseurs d'Everett C. Hughes verront avec bienveillance l'arrivée de cette nouvelle pièce dans notre langue. Cette communication prononcée à Chicago à l'occasion du 25^e anniversaire du Social Science Research Building (SSRB)^a aborde une question qui aujourd'hui ne semble plus attirer beaucoup d'attention. Pour autant, elle reste fondamentale: quels traits culturels ou "traditions" les Villes produisent-elles dans nos sociétés contemporaines? Lors de travaux collectifs récents sur l'accompagnement de projets urbains, j'ai reconsidéré avec intérêt cette problématique rencontrée au milieu des années 1990. Elle constitue un cadre fructueux pour penser la fabrication de la Ville. La production de morceaux de Ville engage en effet des symboles forts qui sont à la fois des objets de communication et les résultats spécifiques des cultures qui les façonnent. Hughes nous invite à prendre la mesure de ces strates successives dans les villes, tantôt oubliées, tantôt réappropriées par différents acteurs au fil de l'histoire.

À une époque où la culture et les loisirs de masse sont des sujets de la plus haute importance en sciences sociales, Everett C. Hughes apporte sur ces sujets une réflexion sociologique vivante. Rappelant l'intérêt historique des sociologues anglo-saxons pour la Ville - en particulier les sociologues de Chicago - il souligne les difficultés constantes que les intellectuels ont rencontrées, depuis le XIX^e siècle, pour sortir d'une vision opposant d'un côté, des sociétés rurales, qui en soi produiraient des traditions "authentiques", et les villes, qui génèreraient une culture "impure". L'analyse faite par Hughes de cette opposition rouvre un schème anthropologique modelé par son mentor Robert E. Park, à partir de l'idée d' "écologie humaine"^b. Cette métaphore apporte un éclairage sur les

^a Le SSRB est fondé en 1929 grâce à des fonds du Laura Spelman Rockefeller Memorial. Il héberge des chercheurs en sciences sociales réunis autour de programmes de recherche et de séminaires interdisciplinaires. On y trouve des politistes, des économistes, des philosophes, mais aussi des psychologues et des sociologues. Participent à ce programme pour ne citer que les plus connus Bruno Bettelheim, Léo Strauss, Philip Hauser, David Reisman. En 1954, Everett C. Hughes y consacre, avec des historiens des religions, un séminaire d'enseignement sur les cultures et les religions. *The State of the Social Sciences*, Leonard D. White (ed.), Chicago, University of Chicago Press, 1956

^b On peut situer le succès des approches "écologiques" de Park et de ses collaborateurs à Chicago entre 1915 (début du programme de recherche empirique de Park sur la ville) et la fin des années 1940 (départ en retraite de celui-ci et mort de Roderick Mc Enzie, son continuateur le plus éminent en matière de sociologie urbaine). Dans les années 1950, le démographe Philip Hauser, soutenu par l'administration de l'Université de Chicago et dont les programmes d'études sont financés par des fonds de l'ONU, donne une nouvelle définition de la recherche urbaine "écologique" en s'appuyant sur des outils statistiques selon lui fiables dont il contribue à faire croire la légitimité auprès des institutions fédérales. Il fustige par contre les faiblesses théoriques de l'"approche morale" que Park intégrait dans la définition de l'"écologie humaine".

dynamiques sociales nées de l'accroissement rapide des villes aux États-Unis. Dans ces territoires alimentés par plusieurs vagues de migrants (Chapoulie, 2008), les relations entre communautés humaines sont comparées à celles liant entre elles les communautés végétales : elles naissent, grandissent, subsistent un certain nombre de modifications avant finalement d'être remplacées par d'autres communautés (Park, 1990). Si Hughes s'est assez vite

c Lewis Coser rapporte une anecdote qui suggère l'émancipation progressive de Hughes vis-à-vis de l'approche écologique. À la fin des années 1920, Park aurait souhaité qu'il étudie l'évolution du foncier à Chicago dans une perspective écologique faisant apparaître des aires spécifiques de peuplements. Hughes opte, à la place, pour une description de l'importance que prennent les institutions chargées précisément de mesurer cette dimension (L. Coser citant Hughes, "The Chicago Real Estate Boards: The Growth of an Institution", *Society for social Research*, 1931. L. Coser, Introduction).

émancipé de la métaphore écologique^c (vis-à-vis de laquelle beaucoup de réserves ont rapidement été émises), il ne tourne pas le dos à la vision anthropologique de Park sur la Ville. En effet, à partir des années 1930, ses études interrogent finalement les produits culturels les plus aboutis de la civilisation urbaine moderne : les institutions et les professions.

Hughes ne reprend pas à son compte la notion d'"écologie humaine", mais sa mise au point, au début du texte, sur les critiques adressées à cette idée

d "Yet Park's early work of an ecologic character was essentially 'a-theoretical', to use the adjective employed by Shills [...] in his early writings, Park places the ecological into the forefront of sociological consciousness as a field of exploration, but he didn't provide anything resembling a theory of, or for, human ecology". Philipp Hauser, "Ecological aspect of Urban Research", p.246, celui-ci, citant Shills reproche à Park la nature "a-théorique" de l'écologie humaine alors même qu'il place ce mot au fronton de ce que doit être la recherche sociologique.

e Sur cette question cf. Andrew Abbott, *Département and Discipline. Chicago Sociology at one Hundred*, Chicago, The University Press of Chicago et Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Ed. Seuil, 2001.

Ces dimensions ont été un objet de réflexion récurrent chez Park, selon Hughes, et elles doivent constituer un ingrédient majeur de la recherche empirique et anthropologique sur les sociétés urbaines.

On peut considérer que Hughes, dans ce texte, ne fait qu'ouvrir une suite de réflexions critiques sur des aspects de la culture urbaine. Ses réflexions suivent en effet des directions qui paraissent parfois assez éloignées :

les enjeux idéologiques du folklorisme, la comparaison des "grandes" et "petites" traditions, l'apport conjoint des traditions religieuses rurales et urbaines ne sont pas toujours des thèmes explicitement reliés entre eux. Ces esquisses sont néanmoins une contribution à la compréhension de ce que représente anthropologiquement la Ville dans l'histoire contemporaine. Partiellement développées à une époque immédiatement postérieure – notamment à travers le travail d'Arthur J. Vidich et Joseph Bensman *Small Town in Mass Society* paru en 1958 – elles n'ont pas nécessairement abouti à un cadre d'analyse très formalisé. Ces réflexions peuvent cependant encore nous interpellier aujourd'hui. Elles montrent combien la Ville résulte d'une dialectique incessante entre des symboles et des conceptions humaines du passé et les ambitions du présent. Les unes et les autres, portées par des cultures différentes, ne sont, de ce fait, pas toujours bien connectées : elles constituent une sorte de "sédimentation en mouvement".

Laurent Riot

Groupe d'études et de recherches sociales [GERS],
chercheur associé au Centre nantais de sociologie
(CENS)

Céline Maigret

Professeure d'anglais certifiée du secondaire

BIBLIOGRAPHIE

BALANDIER, G., [1955]

Sociologie des Brazzavilles noires, Paris, Presses Universitaires de France.

BRIDENBAUGH, C., [1938]

Cities in the Wilderness: The First Century of Urban Life in America, 1625-1742, New York, The Ronald Press. [1955]. *Cities in Revolt: Urban Life in America, 1743-1776*, New York, Knof.

BRIGGS, A. [1952]

History of Birmingham, Vol II: Borough and city 1865-1938, London and New York, Oxford University Press.

CARADOG-JONES, D., [1950]

Social Surveys, London, Hutchinson's University Library.

CHAPOULIE, J.-M., [2008]

"Malentendus transatlantiques. La tradition de Chicago, Park et la sociologie française", *L'Homme*, 2008/3-4 (n°187-188).

FRIEDMANN, G. [ed.], [1953]

Villes et campagnes: Civilisation urbaine et civilisation rurale en France (Paris, Armand Colin, 1953).

GENEPP, A. [von], [1922]

Traité comparatif des nationalités, Paris, Payot.

HERBERLE, R., [1955]

"Ferdinand Tönnies' s Contributions to the Sociology of Political Parties", *American Journal of Sociology*, LXI, November, 1955), p. 213-220.

JULIEN, C. A., [1952]

Afrique du Nord en marche: Nationalismes Musulmans et souveraineté française, Paris, Julliard, (2^e ed.)

LE TOURNEAU, R. [1949]

Fès avant le protectorat, Casablanca, Société marocaine de librairie [1955] "Social Change in the Muslim Cities of North Africa", *American Journal of Sociology*, LX (May, 1955), p. 527-535.

PARK, R. E., [1990]

"La communauté urbaine: un modèle spatial et un ordre moral", in Yves Grafmeyer, Isaac Joseph, *L'école de Chicago. Naissance de la sociologie urbaine*, Aubier, Paris.

PARK, R. E., [1955]

"Modern Society", in *Society*, Glencoe, The Free Press, p. 341.

REDFIELD, R. [1955]

"The Social Organization of Tradition", partie intitulée "Peasant Society and Culture: An Anthropological Approach to Civilization" in *The Far Eastern Quarterly* (revue), Vol. 15, n°1.

REDFIELD, R., SINGER, M., [1954]

"The Cultural Role of Cities", *Publications in Economic Development and Cultural Change* III, Chicago, University Press, p. 53-73.

SPYKMAN, N. [1926]

"A Social Philosophy of the City", in *The Urban Community*, E. W. Burgess (ed.), Chicago; University of Chicago Press.

STOUFFER, S., [1955]

Communism, Conformity and Civil Liberties, New York, Doubleday & Co.

SUNDKLER, B., [1961]

Bantu Prophets in South Africa, New York, Oxford University Press.

THRUPP, S., [1948]

The Merchant Class of Medieval London, Chicago, The University of Chicago Press

WOLFF, P. [1954]

Commerce et marchands de Toulouse (vers 1350-vers 1450) Paris, Librairie Plon.

WOLH, R. [s.d.]

The Myth of the Country Boy as an Aspect of American Urban Tradition, manuscrit non-publié.

